

La rencontre de Luther et Gutenberg

ALLIANCE A l'occasion des 500 ans des thèses de Martin Luther, le Musée de la Réforme, à Genève, présente une presse reconstituant fidèlement celle de Gutenberg. Histoires de la foi nouvelle, et du livre qui naît

NICOLAS DUFOUR

@NicoDufour

La nouvelle exposition du Musée international de la Réforme de Genève, en cette année des 500 ans des thèses de Luther, ne manque pas d'audace. Pour sa première réalisation, le directeur Gabriel de Montmollin, depuis cinq mois à la tête de l'institution, aurait pu gloser sur le caractère révolutionnaire de la rébellion luthérienne. Ou courtiser les goux de 2017 avec les concepts à la mode, parler de Luther comme d'un disrupteur religieux, faire du protestantisme l'uberisation du catholicisme...

Non, Gabriel de Montmollin se salit les doigts, et ses visiteurs le feront aussi, jusqu'au 31 octobre. Pour présenter son exposition, il parle de matière, d'encre, de bois, de plaques en métal. Le clou de la présentation, un peu plus haut que l'original «pour une petite plus-value d'élégance», est une majestueuse presse de Gutenberg, trois mètres en hauteur de bois massif et emboîté, fabriquée par l'Yverdonnois Pierre-Yves Schenker. Il s'agit d'une reproduction de la presse de 1450, basée sur les plans de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alambert ainsi que ceux du Musée Gutenberg de Mayence, la ville de l'inventeur de l'imprimerie moderne.

Peau de chien imperméable

Les curieux pourront passer le rouleau sur le marbre d'encre – une liberté avec l'histoire, car les premiers imprimeurs encrent avec de la peau de chien, laquelle est imperméable et ne perd donc pas de liquide. Les amateurs enduiront ensuite une plaque de caractères – autre concession pratique, il ne s'agit pas des caractères mobiles de Gutenberg. Puis ils devront placer la feuille de papier dans la frisquette, la plaque de bois qui se rabat sur le côté; glisser le plateau jusqu'à la première butée; tourner avec force le timon pour serrer le marbre; aller à la deuxième butée, pour la seconde page...



Le directeur du Musée international de la Réforme, Gabriel de Montmollin, actionne le timon de la presse. (VANESSA LAMI)

Chaque visiteur peut imprimer deux pages, les chapitres 1 et 4 de la *Genèse*. Mais aussi, le Musée ambitionne de fabriquer ainsi la totalité d'une Bible, celle dite des écrivains, due aux éditions Fayard. Du 4 juin au 31 octobre, chaque jour, 8 pages seront imprimées. En outre, quatre illustrateurs – John Armleder, Marc Bauer, Vidya Gastaldon et Mai-Thu Perret – parti-

ciperont à l'aventure, dont la direction artistique relève de Juri Steiner, qui a présidé au centenaire de Dada.

La popularité des psautiers

Les illustrateurs ont fourni des œuvres qui ornent la deuxième partie de l'exposition, consacrée à la «galaxie Gutenberg»: la fameuse Bible imprimée par l'in-

venteur de Mayence, puis d'autres écrits religieux imprimés à l'époque, un placard, un psautier, une liste des livres interdits – «très intéressant, cela montre ce qui se vendait bien», sourit le directeur. Ainsi que des œuvres qui ont bénéficié de la nouvelle circulation des textes: un *Pantagruel*, un *Atlas* de Mercator, *L'Eloge de la folie* d'Erasmus...

Derrière cette presse statuaire et industrielle à la fois se raconte l'étonnante histoire de la rencontre entre le chamboulement religieux et la nouvelle technologie de communication. A l'heure où chacun pépie sur les réseaux, Gabriel de Montmollin évoque cet «heureux concours de circonstances»: «La Réforme casse un système, elle recrée une commu-

nauté horizontale, et elle revient à l'autorité du livre. Le fait de pouvoir distribuer ainsi des livres, des Bibles, montre le lien entre une mécanique et une idée, qui se sont épaulées.»

La presse, comme le Web

Le théologien d'origine neuchâtoise précise: la technique de communication a même dépassé le réformateur. «Les 95 thèses étaient pensées comme une dispute interne à l'Eglise. Mais les imprimeurs s'en sont emparés, les ont imprimées et diffusées...» Il souligne: «La révolution du XVIe siècle est comme celle du Web.»

Des chiffres illustrent le mouvement. Dans la première moitié de ce XVIe siècle, un million de Bibles se sont vendues. Des psautiers se tiraient à 100000 exemplaires, bien davantage qu'un volume moyen dans l'édition française actuelle. Les experts estiment que, par l'écrit, 20 millions de personnes ont été atteintes par les idées de Martin Luther de son vivant, ce qui est considérable pour cette époque.

Naissance d'une économie

L'imprimeur était aussi libraire, il se finançait par ses impressions qu'il vendait par ballots à des grossistes, lesquels les reliaient ensuite sur les lieux de vente. Il fallait donc que les pages imprimées se vendent. Gabriel de Montmollin détaille: «Il était bien plus facile d'écouler des textes dans l'environnement protestant que sous le strict régime du contrôle des livres par l'Eglise catholique...» Basculement religieux, et naissance d'une économie du livre.

Dans cette salle du musée genevois, la presse de Gutenberg apparaît comme une ancêtre appliquée et fraîche. On la regarde, on la photographie, et on tweete. ■

«Print!». Musée international de la Réforme. Du 4 juin au 31 octobre. www.musee-reforme.ch

«One Piece», un manga devenu odyssée

SAGA La BD japonaise la plus vendue de tous les temps fête ses 20 ans. Décryptage du succès d'une série faussement simple, érigée au rang de chef-d'œuvre, à l'occasion du One Piece Day organisé samedi à Vevey

FRANÇOIS FAVRE

Publiée pour la première fois en juillet 1997 dans le *Weekly Shonen Jump*, la bande dessinée japonaise *One Piece* est devenue vingt ans plus tard un incontournable du genre shonen (qui désigne les mangas pour garçons). Le récit-fleuve d'Eiichiro Oda (867 chapitres à ce jour) est la série la plus imprimée dans le monde avec plus de 400 millions de copies écoulées, bien davantage que *Tintin* (240 millions d'exemplaires). Au-delà des records, *One Piece* a révolutionné l'univers du manga et a su s'imposer comme une œuvre à part entière. Son créateur est considéré par beaucoup comme un véritable génie. S'il pensait finir son manga en cinq ou six ans, cela fait maintenant deux décennies que les fans du monde entier suivent chaque jeudi les aventures de son équipage et de son héros au chapeau de paille.

Des fans que l'on devrait apercevoir ce week-end sur la Riviera: la boutique spécialisée Bulle d'Asie organise un One Piece Day samedi à Montreux (exposition et animations au Centre des congrès), puis le soir à Vevey (conférence sur les vingt ans du manga au cinéma Rex). «En

septembre dernier, une avant-première du film *One Piece Gold* avait rempli la salle, dans une ambiance géniale, souligne Julie Jaccard, gérante de Bulle d'Asie, qui attend environ 500 inconditionnels venus de Suisse et de France ainsi que les youtubeurs Manga Workout, All Blue Channel et One Piece Passion TV.

«Cette communauté forme une grande famille, qui partage des valeurs telles que la liberté ou la nécessité de croire en ses convictions», souligne Julie Jaccard, lectrice assidue de *One Piece* depuis «une douzaine d'années». Si elle n'a pas décroché à l'âge adulte, c'est parce que «Eiichiro Oda aborde de nombreuses thématiques sensibles et des problèmes complexes qui donnent à réfléchir. J'adore aussi son imprévisibilité: les shonens ont la réputation d'être tous construits sur la même trame, mais l'auteur surprend toujours et nous mène en bateau du début à la fin.»

Mystérieux trésor

Le bateau, justement. Dans un monde recouvert par les océans, dans un temps situé durant «l'âge d'or de la piraterie», les coureurs de toutes les mers du globe poursuivent le grand trésor laissé par le célèbre roi des pirates: Gold Roger. Parmi eux, un jeune garçon nommé Luffy recrute un équipage et se lance à la conquête du One Piece, le fameux pactole. Le lecteur est ainsi plongé dans un monde d'aventures aux décors fantastiques mais qui, par bien des aspects, n'est pas sans rappeler le nôtre. De nombreux enjeux de nos sociétés

y sont abordés tel que l'esclavage, la guerre, la maladie, le racisme, les inégalités. Le scénario de la BD est donc plus complexe qu'il n'y paraît. Vingt ans après, les lecteurs ne savent d'ailleurs toujours pas ce qui constitue au juste ce mystérieux magot que Luffy est encore très loin de découvrir.

«La Comédie humaine»

Alors que certaines séries télé se perdent dans leurs contradictions dès la troisième saison, Eiichiro Oda sait parfaitement où il va. Au point de prétendre avoir en tête la dernière case de son manga depuis le début de la saga. L'auteur utilise tout au long de son aventure le *foreshadowing*, un procédé narratif qui consiste à semer tout au long de l'histoire des indices sur la suite de l'aventure, chaque phrase de chaque personnage pouvant ainsi contenir une information qui se révélera capitale dans un prochain chapitre... ou dans dix ans.

Les lecteurs du monde entier scrutent ainsi la moindre case à la loupe pour y découvrir de potentiels secrets, et spéculent sur les événements futurs. Ils sont d'autant plus accros que le dessin d'Eiichiro Oda ne laisse rien au hasard. Chaque coup de crayon y a sa place, les détails sont soignés, les arrière-plans travaillés à l'extrême. De par sa longévité, son ampleur et sa richesse, *One Piece* est peut-être plus qu'une BD... *La Comédie humaine* en format manga? ■

One Piece Day, sa 3 juin, Bulle d'Asie, 22, rue des Deux-Marchés, Vevey. www.bulledasie.com

CLASSIQUE L'OSR AU SOMMET

Jeudi soir au Victoria Hall, il y a trois raisons de jubiler. D'abord, la qualité du dernier concert de la saison de l'OSR, hors abonnement, très justement considéré comme exceptionnel. Ensuite, l'hommage fleuri rendu par les musiciens à la présidente sortante de la fondation, Florence Notter. Enfin, l'autre distribution de bouquets et d'embrassades réservée à l'altiste Stella Rusu, dont c'est, pour elle aussi, le dernier concert, avant un départ ému à la retraite. Exceptionnelle, donc, la soirée l'est surtout grâce au phénoménal *Sacre du printemps* de Stravinski et au si grand *Concerto pour violon* de Brahms. Ces partitions-là font partie des inégalables. Mais sans les interprètes pour en rendre toute la magie, elles peuvent aussi perdre de leur féerie.

Archet hyprasensible

Ce n'est de loin pas le cas, sous la baguette engagée de Jonathan Nott et l'archet hyprasensible de Sergey Khachatryan. Il y a des soirs où tout semble réuni sous une bonne étoile. Espérons que les caméras d'Arte et de la RTS auront capté la vibration heureuse qui irrigue chaque pupitre, de la petite à la grande harmonie, glorieuses, en passant par des percussions spectaculaires et des cordes concentrées et soyeuses.

Que le petit écran garde en mémoire l'interprétation fine et forte, peuplée d'esprits et aérienne du soliste arménien, est une aubaine. On ne peut que se réjouir de pouvoir retrouver le déroulé infini des lignes de chant, l'extrême légèreté de pianissimi célestes, l'autorité d'attaques sans aucune dureté et la chaleur d'un son magnifié par une belle longueur d'archet. Avec l'*Adagio* de la *Ire Sonate pour violon* seul de Bach donné en bis, Sergey Khachatryan se révèle au faite d'une poésie où douceur et douleur s'enchèventrent.

Du côté du *Sacre du printemps*, la fête, débutée dans une lenteur héroïquement soutenue par le bassoniste Afonso Venturieri, se déploie jusqu'à la barbarie dans une ivresse communicative. Venu des tréfonds de la terre et surgi en déflagrations fracassantes, ce *Sacre* achève brillamment la première saison de Jonathan Nott. La salle et la scène trépidantes ne sauraient mieux l'exprimer. ■

SYLVIE BONIER
@SylvieBonier

Diffusion sur Espace 2 le 14 juin à 20h, ainsi que sur www.rts.ch et concert.arte.tv en streaming pendant un mois.

CRITIQUE